

et l'importance, ce qui ne tardera guères parce qu'elle favorise les mauvais penchants, toutes les lois, tous les droits et tous les devoirs lui seront sacrifiés, et chaque individu, n'ayant d'autre but que le plaisir, les jouissances, le sensualisme, s'insurgera contre la société dont l'établissement met un frein à sa passion. L'ordre social exige la hiérarchie, et la hiérarchie exige la soumission, l'obéissance; la société exige le sacrifice des caprices et des mauvaises passions de l'individu pour le profit de tous; il est impossible de concevoir une société, encore plus impossible de la faire exister sans ces lois qui tiennent à son essence. Au contraire les principes dont on rêve l'accomplissement concentrent dans l'individu, dans le moi, toutes les affections, tous les désirs; c'est le règne de l'égoïsme, conduisant bien vite à la Révolution, et au socialisme.

Voici une autre preuve de la justesse de cette conséquence.

Lorsque les besoins réels, la position sociale ont été satisfaits, quelle peut être la cause et l'effet de ce luxe, de ce déploiement fastueux, de cette consommation excessive de richesse? Evidemment ce ne peut être que la vanité, l'ostentation, le désir de briller, l'amour d'une commodité excessive, ou de la mollesse. Le luxe n'a ainsi d'autre but que la satisfaction de l'orgueil et de la sensualité; maintenant, aux dépens de quels intérêts ce but peut-il être atteint? Sur la somme totale de la richesse d'une nation, qui pourrait fournir le nécessaire et l'utile à tous, il faut bien faire attention que tout ce qui est détourné pour des jouissances de luxe, au profit de quelques-uns seulement, est enlevé de l'utile et même du nécessaire de l'autre partie, comme les deux plateaux d'une balance dont l'un ne peut s'élever sans que l'autre s'abaisse dans une égale proportion. Ainsi admettre que le luxe a sa raison d'être dans une société, c'est voir la satisfaction de l'orgueil et de la sensualité aux dépens d'un bien être raisonnable, de la santé même d'une importante partie d'une nation. Je n'ose croire que mes adversaires aient bien réfléchi sur les conséquences effrayantes pour la société qui résultent du principe qu'ils soutiennent. Admettre que le luxe est avantageux aux nations, c'est ordonner qu'il soit encouragé, et on ne peut l'encourager sans nier la charité, l'amour du prochain, sans nier la loi de solidarité, la loi d'union qui existe entre tous les membres d'une même nation; c'est attaquer la société dans son principe; c'est établir le règne de l'égoïsme, c'est vouloir la destruction de toutes les lois au profit de l'indépendance complète de l'individu sous tous les rapports, et pour me servir de l'expression des Révolutionnaires européens, c'est proclamer que l'insurrection est le plus saint des devoirs. Il résulte clairement de ces principes qu'il n'y a qu'une circonstance où toutes les dépenses, même celles qui aujourd'hui nous paraissent les plus extravagantes, pourraient être indifférentes: dans un pays où tous les capitaux ne pourraient trouver un emploi utile, où l'agriculture rendrait un maximum de produits, où les arts seraient encouragés, où l'industrie donnerait à tous le nécessaire et l'utile, alors la consommation la plus considérable pourrait être raisonnablement permise, mais je le répète, tant qu'il y a dans la société un seul membre qui souffre, dire que le luxe lui est avantageux, c'est prononcer contre la patrie une parole fatale, c'est sanctionner sa ruine.

Tous les économistes de l'école sensualiste n'ont point

fait valoir ces conséquences, parcequ'ils tenaient à l'ordre établi, mais les principes qu'ils avaient jetés si impudemment dans le monde, n'ont pas tardé à produire leurs effets parmi cette classe d'hommes qui croit avoir tout à gagner dans les bouleversements sociaux. Ils en ont tiré la légitimation de toutes les révoltes. Qu'on examine ces systèmes de réformation radicale de la société, préconisés par les Fourier, les St. Simon, les Proudhon: on verra qu'ils ont tous pour principes le droit aux richesses, le droit aux jouissances, droit qui, s'il existait comme fin, comme but de toutes nos actions, comme devoir enfin, devrait être également commun à tous. La seule différence dans ces deux théories, c'est que la dernière est plus avancée, plus logique, plus conséquente que la première. Ces doctrines, toute démoralisatrices, toutes subversives des sociétés qu'elles étaient, n'ont pas manqué de prendre racine parmi les populations, et de creuser en Europe un abîme qu'on parviendra bien difficilement à combler. Voilà une preuve évidente, palpable, pour ainsi dire, de la redoutable logique des peuples, et en même temps des maux affreux que ces théories erronées peuvent causer dans le monde; ces faits démontrent combien l'école sensualiste est coupable d'avoir mis au jour les principes aussi dangereux. Et pourtant, elle ne faisait que recommander le luxe.

Je ne vous dissimulerai pas, Messieurs que sur ce sujet, mes adversaires ont les apparences en leur faveur. Le luxe répand sur les nations comme un vernis d'activité et de grandeur qu'on pourrait prendre pour de la vie, tandis que ce n'est qu'un mouvement artificiel, comme un cadavre qu'on fait mouvoir par l'électricité. L'industrie et le commerce peuvent être florissants, mais le peuple est-il plus heureux? Non, mille fois non!

On présente la société actuelle comme une preuve de l'utilité du luxe et de ses avantages. Jamais exemple ne fut plus mal choisi, puisque jamais société fut plus malheureuse. Nous serions saisis d'horreur si nous pouvions entrevoir une faible partie seulement des maux enfantés par l'industrie actuelle, fille du luxe, et qui trouve en lui son soutien. Travailler mais jouir, telle est la devise de l'ouvrier européen, et s'il ne jouit pas il travaille du moins, le jour et la nuit; il travaille aux dépens de sa santé, de sa morale, de sa religion, tant que la maladie et l'épuisement ne l'aurent pas conduit à l'hôpital où il ira bientôt finir ses jours.

Un jour un arabe égaré dans le désert et n'ayant pas mangé depuis longtemps, trouva un sac qu'il supposa rempli de farine. Il l'ouvrit avec empressement, puis le rejetant avec un geste de découragement: Quel malheur, dit-il, ce n'est que de l'or. Et il se voyait condamné à mourir de faim contre une fortune.

La position des ouvriers est aujourd'hui analogue: ils produisent pour des millions, leurs travaux vont alimenter le luxe de toutes les nations du globe, et ils meurent de faim à côté de toutes ces fortunes, dont une imperceptible partie serait suffisante pour leurs besoins. Pour s'épargner cette triste extrémité, ils en sont réduits à faire travailler des enfants seize heures par jour, et pour un salaire à peine suffisant pour soutenir l'existence. Dans ces pays, vous voyez des fortunes brillantes, le luxe fait rouler des millions, les banquiers, les commerçants peut-être y trouvent leur profit, mais derrière tout ce brillant vous voyez les campagnes abandonnées, des faillites journalières, l'usure et l'agiotage étalant au